Les Cahiers	
de la recherche	
architecturale	
et urbaine	

Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine

30/31 | 2014
Trajectoires doctorales 2

Elena Cogato Lanza, Luca Pattaroni, Mischa Piraud, Barbara Tirone, *Le quartier des Grottes à Genève. De la différence urbaine*

Genève, MétisPresses, 2013, 335 p., 34 euros.

Michèle Tranda-Pittion

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crau/432>

DOI : 10.4000/crau.432

ISSN : 2547-5746

Éditeur

Éditions du patrimoine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2014

Pagination : 250

ISBN : 978-2-7577-0379-3

ISSN : 1296-4077

Référence électronique

Michèle Tranda-Pittion, « Elena Cogato Lanza, Luca Pattaroni, Mischa Piraud, Barbara Tirone, *Le quartier des Grottes à Genève. De la différence urbaine* », *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine* [En ligne], 30/31 | 2014, mis en ligne le 14 septembre 2017, consulté le 24 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/crau/432> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crau.432>

**Elena Cogato Lanza, Luca Pattaroni, Mischa Piraud, Barbara Tirone,
Le quartier des Grottes à Genève. De la différence urbaine**

Genève, MétisPresses, 2013,
335 p., 34 euros.

L'ouvrage annonce dès l'introduction son pari de dépasser le stade de la monographie – celle du quartier des Grottes situé à l'arrière de la gare centrale de Genève – et d'utiliser sa riche matière descriptive pour « un essai d'archéologie des questions qui hantent la ville contemporaine ». Le jeu orthographique initial – différence ou différance, en référence à Jacques Derrida – pose immédiatement la question de fond de la revendication d'altérité d'un quartier central soumis à des enjeux qui dépassent sa stricte empreinte spatiale. Cette ambition d'ancrer quelques chapitres du débat contemporain sur la ville dans une description « qui cherche à saisir l'épaisseur du phénomène urbain » est le fruit d'un travail collectif d'architectes et de sociologues. Et ce pari est réussi : le lecteur découvre au fil des pages tout le foisonnement et la richesse des événements successifs qui ont contribué à faire de ce secteur un haut lieu de la résistance urbaine – avec toutes les contradictions qui le caractérisent –, ce qui lui permet d'approfondir sa réflexion sur quelques points essentiels.

Les questions soulevées touchent en premier lieu des éléments de méthode, en lien avec les probables échanges pluridisciplinaires entre les auteurs. Comment articuler dans la description des faits urbains les préoccupations culturelles et sociales (le vivre ensemble) et spatiales (densité et mixités d'usages) ? Mais elles cherchent parallèlement à tirer des enseignements à portée plus générale du cas particulier des Grottes. Comment « réinventer les termes du débat entre l'ouverture à la diversité » et « sa réduction nécessaire pour composer un monde commun » ? Quel champ possible pour la pensée et l'action entre « la tentation de nier la spécificité des Grottes » – portée au fil des époques par l'urbanisme fonctionnaliste et/ou les grandes tendances du moment – et celle d'un « repli communautaire du quartier par l'appel nostalgique à la forme villageoise » ? Ou en d'autres termes explicitant l'essentiel de la problématique, jusqu'où le « village des Grottes » a-t-il sa place – et sa légitimité – à proximité immédiate de la gare centrale de Genève ?

Un site étonnant, loin de l'image paisible de la Suisse

Le quartier des Grottes est un site sur lequel se penchent les urbanistes de la Ville de Genève depuis les années 1930, date à laquelle un moratoire a été décidé, interdisant tous travaux, dans la perspective de développer cette immédiate proximité de la gare centrale.

Différents projets ont alors successivement vu le jour : premiers projets d'îlots et de barres dans les années 1940, acquisitions systématiques dans les années 1950 et 1960, puis projets fonctionnalistes dès les années 1970, jusqu'aux très récents projets d'un immeuble d'habitation de onze étages (la « tour ») et de l'extension de la gare en surface. L'histoire des conceptions urbaines de ce tout petit quartier constitue un condensé de l'histoire de l'urbanisme européen : de l'urbanisme sur dalles aux actuelles tours, ou de l'implantation d'un équipement de centralité (souhaité par la Ville) à la rénovation douce des immeubles d'habitations à loyer modéré (voulue et obtenue par les habitants). Et l'histoire des résistances successives reprend elle aussi celle des grands mouvements militants et politiques du *xx^e* siècle : contestation de l'ordre capitaliste, marxisme, culture alternative, etc. Tous les projets conçus par la collectivité (ou ses représentants) ont systématiquement été repoussés par les habitants, avec des formes de gestion alternative et de luttes urbaines tout à fait similaires à celles des autres villes d'Europe, y compris dans leur diversité (auto-gestion, contestation politico-artistique, occupations illégales, affrontements policiers, etc.).

Un ouvrage riche et structuré

Alternant le récit exhaustif de la chronologie des représentations, conceptions urbaines et résistances des premiers

concernés, et des relevés détaillés (croquis et photographies en abondance), les deux premières parties de l'ouvrage permettent d'entrer dans l'intimité des lieux, en partant d'un regard « externe et relativement surplombant », et de prendre progressivement conscience de l'épaisseur de sa consistance historique.

La troisième partie invite à s'immerger dans le quartier « en adoptant le regard de l'habitant » afin de reconnaître les traces de l'histoire du quartier – « mémorielles, matérielles et institutionnelles » – dans ses espaces publics et son bâti. Puis la quatrième partie remonte en généralité, replaçant les événements du quartier des Grottes dans les réflexions contemporaines de la « ville garantie » et de « l'éclatement néolibéral des droits à la ville ». Des comparaisons avec d'autres quartiers de Genève et de Berlin viennent enrichir le débat.

De la différence à la différenciation

Ce jeu de mots – ou plutôt de lettres – permet d'introduire toute l'épaisseur de la différence des Grottes : dans la manière d'habiter le quartier et de le faire vivre, par rapport à la matérialité des autres quartiers de Genève ou au voisinage immédiat de la gare centrale et ses usages, dans les méthodes des processus de projets urbains depuis quarante ans, date des premiers véritables affrontements entre pouvoir politique et habitants, etc. Et très vite apparaît le caractère dialogique irréductible de ce quartier :

entre le témoignage à la fois exemplaire et attachant de la résistance citoyenne face à une technocratie certaine de sa légitimité à intervenir de manière autoritaire en ville, et « l'impensé de la centralité » qui prend forme de revendication d'ambiance villageoise et d'entre soi, à proximité immédiate d'un lieu où des milliers de passagers viennent prendre leur train chaque jour. Ces deux réalités ressortent fortement de la lecture et peinent à laisser la place à une synthèse qui serait intellectuellement satisfaisante, mais peu fidèle à la complexité de la réalité. Cette ambivalence fait partie de la réalité des Grottes.

Que retirer de ce laboratoire, alors que le recyclage urbain aujourd'hui – ou la construction de la ville sur elle-même – fait partie des préoccupations centrales de nombreux penseurs et acteurs de la ville ? Une lecture orientée vers l'action des thèses développées dans l'ouvrage vient apporter quelques gouttes au moulin du débat contemporain.

Concernant le produit fini – le quartier, sa forme urbaine, et les potentiels qu'il offre au vivre ensemble –, il apparaît clairement que les qualités d'habitabilité revendiquées au fil des décennies par les habitants sont absolument légitimes, que ce soit pour les espaces collectifs ou les logements. Celles-ci devraient même faire partie de tout projet urbain durable bien conçu. Les matérialisations issues des pratiques habitantes pour l'entremêlement des espaces publics et

domestiques, recherchant convivialité, hospitalité et même solidarité, offrent un exemple intéressant de « porosité » des espaces publics, permettant une hybridation contextualisée entre accessibilité canalisée et forte appropriation. Et cette exemplarité regroupe à la fois la composante matérielle des micro-aménagements réalisés et les formes d'engagement contre les « logiques marchandes », en posant parfois quelques questions impertinentes, comme l'obligation du respect des normes techniques qui postulent l'universalité des besoins. La différence des Grottes a permis la rénovation de bâtiments en deçà des standards habituels – avec le plein accord de leurs occupants – afin d'offrir des logements personnalisés et nettement moins chers. Face à cet espace de la domesticité, celui – voisin – de la centralité, puisque c'est dans cette confrontation – parfois violente – que l'histoire du quartier se lit aussi. Comment tisser des liens entre ces lieux du quotidien longuement décrits dans l'ouvrage, et les inévitables lieux d'implantation des infrastructures de la métropole par nature déconnectées de leur environnement, car celles-ci obéissent à des logiques issues d'autres échelles, et de décisions d'acteurs extérieurs ? Pourtant la ville ne peut se passer de ces lieux, comme une gare centrale, ni de son adaptation à la croissance de la demande en transports publics. Le surcoût d'une gare souterraine permettant de répondre à la demande de

préservation du « village » est-il collectivement acceptable ?

Ce nécessaire arbitrage entre centralité et préservation de l'identité pose la délicate question de la juste ampleur de la revendication d'altérité et de sa limite, au-delà de laquelle elle ne serait qu'un *Nimby* (*Not in my backyard*) en version urbaine. Les réactions des voisins aux projets de densification – où qu'ils soient, et quelle que soit leur densité – sont fréquemment toujours aussi violentes qu'à l'époque des Grottes. Ce sujet mériterait d'être approfondi avec l'aide d'autres disciplines, afin que l'identification des cordes touchées par cet envahissement de l'espace du quotidien soit mieux appréhendée dans ses ressorts profonds, car il est un point essentiel de la mise en œuvre de la ville durable.

Et du point de vue des acteurs de la fabrique urbaine ?

Concernant les méthodes, l'ouverture conceptuelle proposée par l'ouvrage peut-elle aussi concerner la représentation que chacun se fait des parties prenantes de la fabrique urbaine ? La conception du vivre ensemble se réduit-elle à la vision bipolaire des années 1960 : les alternatifs et les mercantiles ? La chronologie des négociations aux Grottes a déjà mis en évidence un certain « assouplissement de l'action publique » vers des formes de gouvernement « plus soucieuses de la trame sociale et territoriale ». La loi fédérale a d'ailleurs rendu

obligatoire la participation de la population dès 1979, *a contrario* de la classification de toute lutte urbaine dans la catégorie de l'illégalité, voire du « terrorisme » au début des années 1970.

Aujourd'hui, l'espace conceptuel est étroit entre l'angélisme qui consiste à penser que la concertation est la solution à tous les problèmes, et la technocratie qui impose ses solutions rationnelles en oubliant parfois que la ville n'est pas qu'une addition de politiques sectorielles. Les théories de la complexité nous permettent d'entrevoir que la production de la ville devrait pouvoir être le produit d'un processus – ménageant des espaces d'expression et de négociation des contradictions – aboutissant à des décisions considérées comme des paris, les meilleurs possibles en l'état des connaissances du moment. Et puisque « le projet de société passe par le dessin de son monde sensible », pourquoi ne pas laisser plus de place à l'innovation urbaine et sociale, à côté des normes, en sortant du choix restreint conforme / non conforme et en explorant les zones grises a-légales (et non illégales) ?

MICHÈLE TRANDA-PITION

Architecte, docteur en art de bâtir et urbanisme, enseigne le projet urbain à l'université de Lausanne (Suisse), travaille comme experte indépendante à Genève.